

Christophe DUGAVE

**QUELQUE PART
VERS LE SUD**

Roman

Lignes Imaginaires

Composition de couverture © *ELIOGRAPH*

© Lignes Imaginaires 2016/C. Dugave 2007

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-4-4

NB : Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

A Flavie, avec tout mon amour

A Bonnelles la vie est belle !

(Slogan municipal du début du 21^{ème} siècle)

"...Puis je vis un grand trône blanc et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Et des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est livre de vie."

Apocalypse selon Saint Jean, Chapitre 20
Le jugement dernier, 11 & 12

Cher Journal,

J'ai décidé de t'écrire parce que je m'ennuie et que je suis inquiète au seuil de ce nouvel hiver. Je n'ai que seize printemps mais déjà assez d'expérience des mauvaises saisons passées pour comprendre qu'ici, c'est la fin du monde, de notre monde, qui se joue dans la neige. Chaque année, l'hiver semble devoir durer plus longtemps, comme s'il voulait nous engloutir. Il est vrai que, même si nous ne sommes qu'un point infime dans toute cette blancheur, un flocon de neige sur ces pages immaculées que sont devenues les cartes géographiques, nous lui résistons et nous le défions. Tout cela n'est pourtant que fanfaronnade. Notre entêtement à rester humains demeure vain dans un monde où l'on s'entretue pour un sac de farine ou un peu de chaleur. C'est pourtant la seule forme de courage qui nous reste et c'est cela que j'ai choisi de raconter ici.

Coucher sur le papier ce quotidien qui est le nôtre est à la fois rassurant et pathétique : j'existe davantage par ma plume que dans ma chair. Si j'utilise le présent, j'écris ma

Quelque part vers le Sud

vie au passé. C'est d'ailleurs moins la perspective de ma propre mort qui m'effraie que le risque de survivre à ceux que j'aime. Cette idée me terrorise bien plus que le froid, les fanatiques et les brigands de toutes sortes. Peut-être que noircir ces pages me permettra d'exorciser mes peurs. J'espère aussi que ce cahier, griffonné sur mes genoux ou un accoudoir de fauteuil aura valeur de témoignage ; c'est là tout ce que je peux faire puisque je suis impuissante à changer le monde. Nous serons donc au moins deux, toi et moi qui t'écrierai chaque jour, à regarder une civilisation deux fois millénaire disparaître dans les glaces.

Car tel est l'absurde de la situation : nous étions une fédération dont on reconnaissait partout la puissance économique et le rayonnement culturel et voilà qu'à présent, nous ne sommes plus rien d'autre qu'une terre gelée croulant sous le givre où des gens démunis à l'extrême tentent vainement de survivre sans songer à une vie future. Nous n'avons pas été capables de faire face à cette catastrophe annoncée et nul ne semble à même de nous aider efficacement. Le pire est que nous ne sommes pas les plus mal lotis, que les habitants des villes ou des zones franches sont encore plus malheureux que nous qui trouvons suffisamment de nourriture et de bois de chauffage. Cela ne nous met pas à l'abri pour autant : bien plus que la faim, le froid, la solitude ou tous les dangers qui nous guettent au-dehors, c'est la conscience de notre déchéance qui nous mine et c'est bien contre cela que j'ai décidé de me battre, contre ce sentiment du ridicule dont on dit qu'il ne tue pas. C'est la pire ânerie que j'ai jamais entendue : ici, le ridicule est un assassin et il tue froidement tous les jours !

J'ai un peu de mal à domestiquer mes idées. Ecrire sur

Quelque part vers le Sud

un cahier de papier avec un crayon à mine de graphite ne m'est guère familier, d'autant plus que mes doigts sont un peu gourds et que je n'ai pas trouvé de gomme. Malgré nos systèmes informatiques encore fonctionnels, je préfère griffonner ce petit cahier vieux de plusieurs décennies qui aura l'avantage de survivre aux batteries défaillantes. Maman me l'a donné ; il lui a appartenu. Enfant, elle y avait hasardé quelques lettres encore maladroites, des "O" irréguliers et des "I" tremblotants. Je l'ai adopté ; comme moi, comme nous tous, il a connu des jours meilleurs. Seul inconvénient, il n'y a pas de correction automatique... Toi, mon Journal, tu seras donc couvert de ratures comme autant de cicatrices. Tu me pardonneras mes fautes de syntaxe, mes abréviations et toutes les approximations que permettent le "Mess", cette langue universelle tant galvaudée et si peu utilisée pour mieux nous comprendre et nous unir avant la catastrophe.

Si j'ai une petite expérience de l'écriture, je n'ai jamais tenu de journal intime. Jusque-là, je n'ai rédigé que des textes optimistes. C'est sans doute un signe qu'à présent, je veuille décrire au jour le jour cette vie difficile qui est la nôtre. D'autres s'y sont essayés avec brio. Je pense au journal d'Anne Franck, sans vouloir me comparer à elle ; on connaît la suite et cela ne me réjouit pas plus que cela de l'imiter... Notre seul avantage est de ne pas être une cible plus privilégiée qu'une autre. L'hiver n'a pas ses Juifs ; la neige est aveugle et frappe au hasard. En revanche, nul ne viendra à notre secours : cette fois, les Américains livrent leur propre guerre sur un continent dont ils ne parviennent plus à domestiquer les humeurs... Bref, je ne sais pas trop comment m'y prendre pour décrire cette vie qui est la mienne et qu'enfant, je n'aurais jamais imaginée. Tout est allé si vite ! Le plus simple est

Quelque part vers le Sud

sans doute que je me présente.

Je me prénomme Philomène, Filo pour la famille et les quelques amis qui me restent. En mars prochain, j'aurai 17 ans. Je veux devenir écrivaine ; "écrit-vaine" serait un terme plus approprié en ces temps où les mains servent davantage à se défendre et survivre qu'à aligner des mots que beaucoup jugent inutiles. Les temps ne sont guère propices aux rêveurs ou aux utopistes. Les visionnaires ne peuvent être que de mauvais augures. Pourtant, je crois que si la lecture et l'écriture ne sont pas une priorité dans un monde où les gens n'hésitent pas à trucider leur prochain pour un stère de bois, un abri ou des rations de survie, elles sont un remède à l'ennui. Et l'ennui est partout ici-bas. Je lis donc dès que j'ai un moment à moi – c'est-à-dire très souvent – et j'écris quand je peux. Accessoirement je suis lycéenne et je me présenterai au Baccalauréat en octobre prochain si toutefois l'examen a lieu... Mon autre passion est la musique : celle que nous jouons et que nous chantons. J'ai eu la chance de naître dans une famille de mélomanes et de musiciens : jusqu'à ce que l'hiver devienne insupportable, je pensais que c'était un talent mais à présent je sais que c'est un avantage décisif. De nos jours, être morose c'est être mort. Je chante donc autant que possible et je joue du saxophone presque chaque jour. La musique accompagne mon ouvrage, m'aide à tromper la lassitude et me console quand je suis triste. Sésame, mon jumeau, se moque de moi parce qu'en chantant, je marque la mesure en balançant la tête. Cette critique est dictée par la jalousie : à défaut d'avoir un visage tout à fait harmonieux, j'ai une belle voix ; Sésame chante faux et il refuse de l'admettre !

J'ai aussi un grand frère, Gonzague, mon aîné de trois ans que j'adore et que j'admire. Non pas que j'aime moins Sésame mais malgré les quelques minutes qui séparent

Quelque part vers le Sud

nos naissances, il reste mon petit frère et se comporte toujours comme tel. Ce n'est pas vraiment ce qu'on peut attendre de lui dans une période aussi troublée.

Maman est enseignante, actuellement au foyer puisque, bouleversement climatique oblige, les grandes vacances s'étalent de novembre à avril. De bien curieuses vacances d'ailleurs, je devrais plutôt parler d'hivernage, car ces cinq à six mois d'hiver n'ont rien d'une partie de plaisir.

Papa en revanche travaille toute l'année : il est chirurgien. C'est l'un des quelques corps de métier à qui l'on n'accorde jamais de congé hormis un jour par semaine quand la situation le permet. Ce jour-là, il officie souvent comme médecin de garde dans la milice municipale qui rassemble les hommes en âge de se battre. Nous la surnommons simplement "La Milice". Ce choix n'est pas innocent ; j'y reviendrai un peu plus loin. Gonzague y sert à temps complet puisqu'il n'a pas de métier et qu'il a plus de 18 ans. Sésame l'envie, lui qui reste pour le moment cantonné à la garde de la maison et l'entretien du feu, tâches dont il s'acquitte en rechignant. Il rêve d'en découdre avec les fanatiques de tout poil et astique la carabine de Grand-Père, une pétoire efficace pour tirer le petit gibier mais qui serait bien dérisoire face aux armes lourdes en circulation sur tout le territoire.

Depuis maintenant six ans que nous avons fui Paris, nous habitons tous les cinq une maison de famille située aux portes de Bonnelles, une petite ville de trois mille âmes située dans l'Hurepoix, aux limites de la Beauce. Protégé à l'écart des grands axes mais suffisamment proche des centres urbains, ce village connaît une situation paradoxalement meilleure que dans la plupart des grandes cités, bien que l'insécurité y règne comme partout ailleurs en Europe.

Quelque part vers le Sud

Je regarde par la fenêtre : le soleil décline, invisible derrière les nuages qui déboulent du nord-est. C'est à peine si l'on devine une lueur orangée au-dessus des toits. Il fait froid en ce début décembre et le vent houspille la neige. Papa et Gonzague ne sont pas encore rentrés et le crépuscule aidant, je sens monter l'angoisse. Nul n'a le cœur à chanter ce soir. Maman découd de vieux pulls de Grand-Mère pour en récupérer la laine : tricoter est une occupation comme une autre. Si cela n'évite pas de penser, on peut au moins espérer tromper le temps. Sésame observe le feu qui crépite dans la cheminée ; les flammes jouent dans ses cheveux où elles accrochent parfois des reflets roux. J'imagine que ma chevelure poil-de-carotte s'enflammerait de même si je ne l'avais frileusement dissimulée sous un épais bonnet de tricot.

J'observe Sésame : il réchauffe ses mains qu'il approche des braises, sa carabine toujours à ses côtés. Devant le foyer, la soupe maigre au chou mijote et une odeur aigrelette commence à envahir la pièce : j'ai hâte de passer à table, d'abord parce que cela signera le retour de nos hommes mais aussi parce que j'ai faim. Sans nous harceler de sa présence importune, cette vieille ennemie s'invite souvent chez nous.

Autour de moi, le décor familial disparaît peu à peu dans la pénombre, éclaboussé çà et là par les éclats du brasier : deux vieux canapés en cuir, de beaux meubles de style normand assemblés et sculptés il y a plus d'un demi-siècle et qui sont encore intacts, du moins jusqu'à ce que nous venions à manquer de bois, et puis aux murs des canevas qui datent d'une lointaine aïeule, quelques tableaux de Grand-Père et ceux, bien plus anciens d'un ancêtre dont nous avons oublié le nom. Un intérieur vieillot mais agréable si ce n'était ce tas de branchages et de troncs que nous avons entreposés au plus près par

Quelque part vers le Sud

crainte des vols : du bois de chêne pour la plupart, dense et lourd, qui brûle longtemps en produisant une chaleur franche. Il a fallu repousser la grande table où autrefois prenait place une bonne douzaine de convives quand le temps était encore à la fête. Là où elle se trouve, coincée derrière une pile de bûches, je ne serais pas surprise qu'elle parte au feu elle aussi. Je crois que cela me ferait plus chaud que froid !

Papa arrive enfin. Comme à l'accoutumée, il est revenu avec le convoi militaire qui achemine ceux dont la présence est indispensable à la survie du tissu social et économique dont l'étoffe est passablement trouée. Ils ont été retardés par l'incendie d'un bâtiment à Bures-sur-Yvette. Bien que relativement bénin, le sinistre a attiré une foule de miséreux qui n'ont pas hésité à piller les appartements désertés plutôt qu'aider les malheureux habitants à sauver leurs quelques biens. Evidemment, la faiblesse des effectifs de lutte anti-incendie et surtout le manque de moyens mécaniques se font cruellement sentir en pareille occasion. Un bête feu de cheminée, un accident domestique ou une simple imprudence ont vite fait de réduire en cendres un pâté de maisons. Cela arrive tous les jours en hiver.

Je suis tout de même scandalisée qu'un convoi militaire, fort de deux blindés polyvalents et d'une dizaine de camions, n'ait même pas tenté de disperser les pillards.

– La foule était trop nombreuse... explique Papa.

– Trop nombreuse, contre deux blindés et des soldats ?

– D'abord, fort peu de soldats, moins d'une quinzaine.

Ça va pour repousser des petits groupes mais ce n'est pas assez pour contenir une populace hystérique. Et puis leur mission est de nous protéger dans nos déplacements, pas de faire la police.

Quelque part vers le Sud

Il ne semble pas très convaincu, Papa, en arborant ce petit air gêné. Quinze soldats et deux tanks, c'est quelque-chose ! Les écumeurs ne devaient pas être aussi nombreux qu'à Paris !

– Mais quand même, deux chars de combat...

– Pas des chars de combat mais deux petits blindés légers qui doivent bien accuser une cinquantaine d'années ! Et puis...

Nous attendons la suite mais Maman a compris.

– Ils n'ont pas de munitions, n'est-ce pas ?

Papa a détourné le regard et avoue :

– Pour les mitrailleuses, si, elles sont chargées.

– Mais ils n'en ont presque pas, c'est cela ?

– Pas suffisamment. Ils ne pourraient pas disperser une émeute si on s'en prenait à nous. Il y avait des centaines de personnes. Et puis, tirer sur les gens, comme ça, des femmes, des jeunes, des enfants...

Maman a pâli et son visage à l'expression décomposée reflète l'or des flammes qui montent dans le foyer, maintenant que Sésame a rajouté une bûche censée durer la soirée. Elle songe, comme nous tous, que les enfants aussi volent sans vergogne et tuent par instinct de survie, parfois pour le plaisir. Et que, mauvais sort aidant, nous pourrions être ces enfants. Sa voix domine difficilement les craquements du bois :

– Tu veux dire que tu es escorté chaque jour par des soldats qui ne pourraient rien faire pour vous défendre en cas d'attaque ?

– Tu exagères, ils ont de quoi repousser les groupuscules qui sévissent dans la région !

Papa n'a rassuré personne. Nous comprenons à mi-mots que ces tartarins en treillis qui se gaussent des petits pirates locaux n'ont pas osé bouger devant une bande de pillards désarmés mais déterminés. Que

Quelque part vers le Sud

feraient-ils donc contre les sectes et les illuminés qui sévissent un peu plus au nord et à l'est, convertissent, rançonnent et "purifient", à grands coups de hache et de fusil-mitrailleur ?

Bien sûr, Papa sait tout cela depuis des semaines mais il n'en a rien dit. Il lance un regard circulaire.

– Gonzague n'est pas rentré ?

Nous évitons de répondre ; il trompe notre inquiétude par un autre tourment. Dehors, la nuit est presque noire. Cette absence de lumière dans la campagne, c'est une autre constante de l'hiver. Il y a six ans, la première grande tempête de verglas a abattu les lignes provisoires, et celles qui n'étaient pas suspendues hors de portée ont été sabotées. Depuis, nous vivons à la lueur du feu qui crépite dans la cheminée. Pour lire un peu, Papa allume parfois une vieille lampe-tempête qui fonctionne au pétrole, une denrée presque introuvable. Nous en avons quelques bidons d'avance, de quoi tenir peut-être jusqu'au printemps s'il ne se fait pas trop attendre. La lueur du fanal fait reluire le vert de ses iris. C'est aussi la couleur de mes yeux, ce qui explique peut-être que lui et moi ayons souvent un regard analogue sur les gens et les choses.

J'aide Maman à préparer le souper. Sésame n'a pas lâché sa carabine et guette désespérément au carreau. Papa titille le feu pour tromper son impatience.

– Venez manger, il ne va pas tarder...

La voix mal assurée de Maman trahit sa préoccupation. Papa s'assoit devant la soupe fumante.

– Il a pris son service ce matin ?

– Oui, à huit heures. Il devait protéger les coupes.

– C'est vrai... se souvient-il. Où était-ce cette fois-ci ?

– Du côté de Rochefort...

Les coupes, c'est l'abattage des arbres, du moins ceux

Quelque part vers le Sud

qui restent debout. Bien souvent, cela se résume à la recoupe des souches lorsque celles-ci ne sont pas déjà arasées. Le bois est à présent notre seul moyen de chauffage. La valeur d'un tronc dépasse largement celle d'une vie d'homme et la Milice protège les bûcherons et veille jalousement sur leur précieux butin.

– N'oubliez pas les comprimés, recommande Papa.

C'est comme un bénédicité et chaque soir s'en suit le même cérémonial : nous avalons des cachets pour nous protéger contre les pandémies qui ravagent les grands centres urbains et pourraient nous infecter. C'est le triste privilège du corps médical au contact journalier des malades : une sorte de pacte avec le Diable qui protège le praticien et sa famille... Jusqu'à ce que les stocks de médicaments s'épuisent. Nous savons pourtant que rien ne pourra nous garder de cette épidémie de fièvre hémorragique qui, depuis la mi-novembre, emporte sans distinction les faibles comme les forts en faisant éclater leurs organes et en les vidant de leurs fluides vitaux comme des outres percées.

A regret, Sésame décide de se joindre à nous, abandonnant son poste au coin de la baie vitrée. Malgré le risque d'être pris pour cible par un *sniper*, il n'a pas fermé les volets qui nous dissimulent à la vue des tireurs embusqués. La nuit, un feu est un signal qui attire à des kilomètres ceux que l'ombre et le froid ne rebutent pas. Pourtant, nous n'en avons cure : obturer les fenêtres avant le retour de Gonzague serait comme admettre qu'il pourrait ne pas revenir. Et puis nous ne donnons pas sur la pleine campagne dont deux maisons et une large butte nous séparent.

Il arrive enfin, notre grand frère, à la fin du repas qui nous a englués dans un silence poisseux d'inquiétude. Nous l'avons entendu lorsqu'il a fermé les vieux volets de

Quelque part vers le Sud

bois, protection bien dérisoire si nous devons essayer une volée de balles. Il a pourtant l'air faraud avec son sac de jute qui semble contenir quelque chose de pesant. Il le tend à Maman, comme un cadeau.

– Un cochon, c'est moi qui l'ai eu !

– J'ignorais qu'il y avait encore des sangliers dans la région, s'étonne Papa.

– Comment allons-nous le préparer ? demande Maman, soudain toute guillerette, débordante d'une joie forcée qui tente de dissiper un reste d'inquiétude.

Un sourire déchire l'ombre qui couvre les joues de Gonzague.

– A la broche, pardi, comme nos ancêtres les Gaulois !

Papa joue avec ses couverts.

– C'est pour ça que tu rentres si tard ?

Gonzague finit par ôter sa parka, précipitant à terre des tapons de neige fondante. Son regard clair s'est obscurci.

– On a été attaqués.

Nous nous sommes tous immobilisés. Seul Papa s'attendait à cette révélation. Nous aurions pourtant dû songer que dépouiller et partager un cochon ne justifiait pas trois heures de retard, mais la perspective de manger un cuissot de sanglier, la part du chasseur, nous avait fait oublier l'inquiétude qui nous rongait quelques minutes auparavant.

– Attaqués, par qui ? interroge Papa.

– Je l'ignore, des gens de Rochefort sans doute...

– Il n'y a personne à Rochefort !

– Il y a des habitants à présent, des nomades ou une bande. Mais ils n'ont pas insisté.

– Il y a des blessés ? s'inquiète Maman.

Cette fois-ci, Gonzague est secoué d'un petit rire silencieux qui ébranle sa solide carcasse.

Quelque part vers le Sud

– Le cochon est la seule victime. Ils l’ont débusqué et je l’ai étalé du premier coup. Chez nous, personne n’a été touché mis à part Berchet qui s’est tordu la cheville lorsqu’ils l’ont pris pour cible et Roland qui s’est coupé en écorchant la bête ! Chez les nomades, je ne sais pas.

Papa ne partage pas la joie de son aîné et j’avoue que la situation m’inquiète aussi. Situé à quatre kilomètres de nous, Rochefort-en-Yvelines est un petit village médiéval avec ses rues pavées, ses maisons ancestrales bâties en pierres taillées qui ont résisté aux injures du temps et des hommes, et son oppidum gallo-romain couronné d’un château fin XIX^{ème}. Pourtant, la localité a été attaquée et incendiée à la fin de l’hiver passé et ses habitants ont été massacrés pour la plupart. Ceux qui sont parvenus à fuir se sont perdus dans les bois : on en a retrouvé certains à la débâcle, pourrissant dans les fossés. L’histoire se répète : déjà un peu plus de mille ans auparavant, les Vikings s’étaient emparés de cette place forte. A présent, l’endroit n’a pas bonne réputation. Si des gens se sont installés là, c’est qu’ils n’ont pas d’intentions avouables et les savoir si près m’effraye. Pourtant, Gonzague relativise :

– En tout cas, ils ne sont pas très combattifs !

Cela ne nous rassure guère : ils ont la haute main sur les bois alentour et ce contrôle d’un tel territoire est une menace pour nous.

– Qu’ont donné les coupes ? s’enquiert Papa.

– Une cinquantaine de stères...

– Si peu !

Cinquante mètres cubes de tout venant pour chauffer une ville de trois mille habitants ! Nous allons devoir encore nous rationner car l’hiver ne fait que commencer.

Je regarde par la petite lucarne du salon : le ciel sans lune est saupoudré d’étoiles. Cette nuit, il va faire froid et

Quelque part vers le Sud

une grosse bûche ne nous suffira pas. Nous compenserons avec des épaisseurs supplémentaires de vêtements et des couvertures !

Nous débarrassons rapidement les couverts et installons les couchages en arc de cercle autour de la cheminée dont Sésame étouffe le tirage.

– Mets une autre bûche, ordonne Gonzague, il fera sûrement dans les moins vingt demain !

Papa soupire en se glissant dans son duvet :

– C'est pour ça que le gibier se rapproche...

L'hiver s'installe donc sans mesure. Et ce soir, je m'endors le cœur plus gelé que les pieds puisque j'ai appris que j'aurais pu perdre à la fois mon père et mon grand frère.

Vendredi 10 décembre 2055

Le froid me réveille la première. Dans l'insert, il ne reste plus qu'un tapis de braises agonisantes que je ressuscite avec de l'écorce sèche et du petit-bois avant d'ajouter une bûche de pin qui réchauffera vite la pièce. Nous évitons de brûler des résineux la nuit parce que ce bois se consume trop rapidement et qu'en absence de surveillance, il peut mettre le feu à nos cheminées encrassées par des foyers incessants.

Il fait encore nuit mais, par la lucarne dentelée de givre, je devine la neige immobile sous les dernières étoiles d'une aube glaciale. Gonzague avait vu juste : le thermomètre numérique annonce -22 °C, un record pour cette période de l'année. Je crains que cet hiver ne soit encore plus froid que le précédent qui a déjà fait tant de victimes !

Les autres s'ébrouent à leur tour dans la vapeur des respirations ; les toux rauques secouent l'atmosphère ;

Quelque part vers le Sud

malgré le feu, la température dans la pièce a atteint le point de congélation ! Je frissonne ; seul un peu d'exercice pourra me réchauffer. Nous laissons les volets clos pour conserver au maximum la maigre chaleur qui diffuse dans la pièce. Papa entonne le "Sabat Mater" de Scarlatti que nous reprenons pour nous mettre en voix.

Le repas se prend en silence ; chacun est perdu dans ses pensées, le regard voilé par la buée du lait chaud. Une chance que Papa ait eu l'occasion de troquer un vieux fusil contre une caisse de lait en poudre ! Pour l'indispensable, on demande à mi-voix ou par geste. Maman fait chauffer un peu d'eau pour la vaisselle. Notre père est plus silencieux que de coutume mais tandis que nous débarrassons, je l'entends discuter avec les garçons. Je devine qu'il demande des précisions sur les nouveaux occupants de Rochefort. Même en partie détruite, la place est belle avec ce promontoire qui embrasse toute la région et les murs de grosses pierres sont de bonnes protections pour d'éventuels défenseurs. Ce n'est pas pour rien qu'au XI^{ème} siècle, Gui-le-Rouge en fin stratège en avait fait un de ses bastions.

– Nous n'aurions jamais dû laisser Rochefort inoccupée, maugrée Sésame.

Son frère le rabroue.

– Petit malin, tu voulais y aller, toi ?

– Pourquoi pas ?

Papa le calme.

– Ne dis pas de bêtises Sésame, tu sais très bien que le maire a décidé de ne pas diviser les forces. Nous ne pouvons pas défendre un pareil territoire.

Mon petit frère s'entête :

– On ne peut pas assurer les coupes aussi près d'une bande armée. Il faudra les attaquer ou alors ils ne cesseront de nous harceler !

Quelque part vers le Sud

Papa jette un regard inquisiteur en direction de Gonzague.

– Que dit Juin ?

– Rien, sinon qu’il faut attendre. Il pense qu’ils ont pris peur, qu’ils n’ont peut-être pas de mauvaises intentions et qu’on devra sans doute arriver à un accord pour le partage des bois...

Juin est le maire de Bonnelles, un être placide qui n’a rien de commun avec le général du même nom, un homme de conquêtes dont on a beaucoup parlé dans la première moitié du siècle précédent. C’est plutôt un bon vivant mais la fatalité l’a propulsé à la tête de notre communauté. Prendre la décision d’une agression délibérée ne l’emballera probablement pas. Pourtant, il a le sens du devoir et ne s’en laisse pas conter malgré son allure bonasse.

– Et toi, tu en penses quoi ? demande Papa.

Gonzague hésite :

– Ils n’ont pas l’air si nombreux, même s’ils sont bien protégés... Ils n’ont pas d’équipement lourd, seulement des armes de poing. Nous pourrions facilement aligner vingt fois plus d’hommes !

– Ce qui m’inquiète, c’est de quoi ils vivent...

Papa s’est interrompu lorsqu’il m’a devinée dans l’encoignure de la porte, essuyant une casserole que Maman venait de laver. Je ne comprends pas bien pourquoi il semble si préoccupé mais je devine qu’il a des raisons que ni moi ni Maman ne devons connaître. Cette sollicitude a quelque chose de plus angoissant encore que la vérité crue, réalité que pourtant nous finissons toujours par apprendre et qui, invariablement, nous confond d’horreur.

Je passe le reste de la journée à lire un vieux bouquin

Quelque part vers le Sud

policier qui servira sans doute bientôt à allumer la cheminée après être passé entre toutes les mains. C'est le triste lot de la cellulose sous toutes ses formes. Je n'ai d'ailleurs caché à personne que j'écrivais un journal de peur que mon précieux cahier ne soit malencontreusement réduit en cendres. Mis à part Sésame qui manque toujours autant de délicatesse et lit par-dessus mon épaule alors même que j'écris ces lignes, personne ne s'est montré indiscret. Nul ne s'est étonné de me voir gratter le papier plutôt qu'un écran tactile ou virtuel puisqu'il est évident que les batteries de nos ordinateurs finiront tôt ou tard par flancher. Chacun sait que, comme le chant et le saxophone, l'écriture fait partie de mon quotidien. Les hivers précédents, j'ai écrit trois romans et une trentaine de nouvelles, des poèmes aussi que chacun pouvait lire. J'avais même quelques dizaines de lecteurs à Bonnelles, un début de réussite dans ma vocation, même s'ils étaient pour la plupart des amis ou des voisins. Mes écrits ont même migré sur l'Intermonde. A l'heure qu'il est, ils s'y sont sans doute égarés... A présent, la diffusion de mes œuvres sera un peu plus restreinte.

Nous n'avons pas ouvert les volets aujourd'hui et nous avons dû nous contenter de la lueur qui diffuse par la lucarne et la porte d'entrée. Nous sortons aussi peu que possible du salon car le couloir est une vraie glacière. Au meilleur de la journée, le thermomètre ne dépasse pas les $-15\text{ }^{\circ}\text{C}$ à l'extérieur. Impossible de se laver ; aller aux petits coins dans le garage est un vrai supplice puisque malgré l'isolation, il y gèle tout l'hiver. Le vieux congélateur paraît bien inutile ! D'autant plus que, par crainte des larcins, nous conservons le maximum de nourriture dans l'arrière-cuisine protégée par une porte

Quelque part vers le Sud

solide. J'achève ces quelques lignes avant de me coucher ; il n'est que sept heures du soir mais il fait trop froid pour résister à l'appel de mon duvet. Je suis frustrée ; je n'ai guère profité de cette journée qui a réuni toute la famille, ce qui n'était pas arrivé depuis le mois d'octobre. Pour une fois, Papa n'était pas de service à l'hôpital et son quart à la Milice se limitait à une astreinte. La journée a été trop vide ; sans l'hiver, nous aurions pu faire tant de choses... Arriverai-je à me coucher une seule fois heureuse au cours de cette saison maudite ?

Samedi 11 décembre 2055

Papa s'est levé tôt pour rejoindre le convoi venant de Chartres. Gonzague est parti un petit peu plus tard. Je l'ai entendu faire des recommandations à son frère ; depuis, celui-ci ne quitte plus son fusil. L'idée qu'un nouveau danger nous guette me donne la chair de poule.

Maman s'étonne du départ de son aîné. Je devine qu'il est allé voir Elke avant de prendre son tour de garde.

Elke est l'unique fille de réfugiés originaires de la Sarre qui se sont installés dans un lotissement récent construit à l'emplacement du château de la Duchesse d'Uzes. Elke et Gonzague se fréquentent depuis un peu plus de deux ans à ma plus grande joie : elle est en effet ma meilleure amie. C'est une fille épatante, aussi brune que je suis rousse et plus petite que moi d'une bonne tête. Comme nous parlons toutes deux anglais, la communication est aisée, mais elle m'a aussi beaucoup fait progresser en allemand. Elle est douce comme une plume et vive comme l'eau d'un torrent, tout le contraire de mon grand frère dont le caractère semble taillé à coups de hache, parfois même buté bien qu'il dissimule un cœur d'or. Nous nous voyons quotidiennement durant la belle

Quelque part vers le Sud

saison, ne serait-ce que pour papoter, chanter et jouer de la musique. Elke joint en effet le plus souvent possible le vibrato de son violon aux plaintes de mon saxophone. Cela nous apporte beaucoup de plaisir et nous donne l'occasion de rire de nos premières mesures souvent hésitantes. Ces trop rares moments de complicité nous permettent de surmonter les épreuves quotidiennes de l'hiver.

Depuis le début novembre, la mauvaise saison a imposé son rythme et, malgré l'amitié sincère qui nous lie, nous nous trouvons toutes les deux d'excellentes raisons pour ne pas quitter notre chez nous. Quelques fois, Elke vient passer la journée à la maison lorsque Gonzague n'est pas de quart et je les laisse roucouler, sans faire mine de sortir mon instrument. Ils s'isolent parfois à l'étage que nous avons condamné de novembre à mai parce qu'il est impossible à chauffer. Malgré ces quelques moments en tête-à-tête, je sais qu'ils souffrent encore plus que moi de cette absence d'intimité. C'est l'une des raisons qui me dissuadent d'avoir moi-même un amoureux. Et puis à quoi bon espérer et faire de projets d'avenir puisque je ne sais pas de quoi demain sera fait ? Même célibataire, je me considère pourtant comme chanceuse : nous sommes tous les cinq en bonne santé alors même que bon nombre de nos voisins ont perdu un être cher...

En fin de matinée, nous percevons des cris de ce côté-ci de la barricade, des mises en garde, des sommations. Nous restons comme frappés de stupeur, songeant que Gonzague est en faction à quelques mètres de notre demeure. Je veux aller voir ce qui se passe mais Maman me devance et se précipite dehors, sans même se couvrir d'un manteau. Nous filons à sa suite. Savoir Gonzague si

Quelque part vers le Sud

près de nous, exposé au danger, exacerbe notre peur. Heureusement, nous l'apercevons bientôt, fusil à la main. Trois autres gardes sont juchés en haut de l'empilement de véhicules inutiles qui tient lieu de mur d'enceinte et barre la route d'accès au village. Nous nous approchons. L'un des hommes vise un point indéfini, quelque part dans la campagne. Gonzague nous aperçoit et descend à notre rencontre.

– Des vagabonds... Le chef de quart a estimé qu'il y avait un risque. Nous les avons repoussés...

– Que voulaient-ils ? interroge Maman.

– Un abri avant la nuit je suppose...

Gonzague se renfrogne. Visiblement, cela ne lui plait pas d'avoir refoulé ces migrants sans rien savoir de leurs intentions mais il ne peut rien dire, surtout après l'escarmouche de l'autre jour à Rochefort. Tout étranger était suspect ; à présent, tout inconnu est ennemi. Et puis c'est la loi promulguée depuis peu par Perrin Lepère, le chef de la Sureté Municipale qui assure la sécurité de Bonnelles. Ses méthodes expéditives ont contribué à la mauvaise image de la Milice qui finit par ressembler fort à son éponyme du siècle précédent. Cette décision a pourtant reçu le soutien actif de beaucoup et n'a suscité que bien peu de réactions négatives : repousser l'inconnu est un gage de sûreté qui a l'agrément de tous les poltrons. Papa n'a pas caché qu'il désapprouvait cette politique, mais que peut-il faire seul avec ses bonnes intentions et ses utopies d'homme d'honneur ?

Un peu plus tard, alors que je suis allée chercher de la neige dans la citerne pour nous fournir l'eau du souper, je traverse la propriété de nos voisins, les Chenas, en prenant soin de ne pas me faire repérer. Je ne les apprécie guère, sans raisons trop précises sinon leur physique et leurs manières ambigües qui me mettent mal

Quelque part vers le Sud

à l'aise. Je me rends sans doute coupable de délit de sale gueule mais c'est plus fort que moi.

Je me hisse sur le remblai qui ceinture l'agglomération, risquant un regard vers Angervilliers, là où s'étend un doux moutonnement de terres déboisées et stériles. J'aperçois un petit groupe, une femme et trois hommes, et aussi ce que je devine être un enfant porté par l'un des voyageurs. Mon cœur se serre : comment croire que ce sont des bandits ? Ils tournent dans la plaine, s'accrochant en vain à notre village dans l'espoir d'y être accueillis malgré tout, avant de s'éloigner vers l'Est. Je me demande ce qu'il va advenir d'eux et surtout de ce gamin qui les accompagne. Je regrette ma sortie : à présent je sais, et je ne pourrai plus me retrancher derrière le rempart bien rassurant de mon ignorance.

Quatre heures. Le ciel s'est embrumé et ce coucher de soleil rose pâle annonce un changement de temps. Après avoir préparé du pain que j'ai mis à cuire dans les braises, je me suis replongée dans ma lecture. Maman a commencé de tricoter une nouvelle paire de chaussettes. Même ancienne et recyclée, la laine garde bien du froid et de l'humidité ; protéger les pieds est une priorité, surtout pour Gonzague qui passe le plus clair de son temps à l'extérieur. Il souffre de rester enfermé mais je doute que par ce froid il soit vraiment heureux dehors.

Nous parlons peu : non content d'assourdir les bruits, l'hiver impose le silence aux hommes. Il n'y a que la force tranquille du feu pour entretenir un ronronnement permanent, comme un gros chat roux qui se loverait dans son panier de fonte. Les chats... Je les adore, mais depuis bien longtemps ils ont subi un mauvais sort !

Nous allons manger tôt et nous coucher bien vite. Les hommes ne rentreront pas ce soir car, revers de la

Quelque part vers le Sud

médaille après les jours de repos, Papa et Gonzague sont en service de 24 heures, l'un aux urgences et l'autre en réserve, l'arme au pied au cas où... Je me couche minée par l'usure du temps. Nous n'attendons rien ni personne. Ceux qui viennent sont repoussés sans pitié.

Je ne sais pas si je vais continuer à écrire ce journal. Livrer ma vie sur ce cahier m'aide et me détruit à la fois puisque je réalise encore davantage la tristesse de notre existence alors même que parfois je m'attache à quelques joies ordinaires – manger, dormir, être avec ceux que j'aime – comme autrefois on s'accrochait à ses habitudes.

Dimanche 12 décembre 2055

La journée s'annonçait morne, rythmée par les gestes quotidiens et rien d'autre que cette interminable attente de jours meilleurs. Autrefois, on parlait du train-train, métro-boulot-dodo, tant de choses qui à présent me semblent si exaltantes ! Pourquoi la vie n'a-t-elle pas continué dans le même registre ? Au moins, je n'aurais rien à raconter. Je pourrais relire mon journal, le refermer en me disant qu'écrire la suite ne sert décidément à rien et qu'il vaut mieux s'en réjouir.

Vers cinq heures du soir, alors qu'un crépuscule brouillasseux venait gommer l'horizon, nous avons entendu le grondement lointain d'un avion gros porteur. Cela n'était pas arrivé depuis des mois. Il y a belle lurette que le trafic aérien est réduit au strict minimum : transports officiels, vols militaires, évacuations sanitaires ou expéditions de denrées d'urgence. Chacun vit chez soi, au chevet de sa propre décadence qu'on tente d'entretenir le plus longtemps possible. Et quand bien même voudrait-on voyager davantage, le parc d'aéronefs en état de vol n'atteint pas un pour cent de ce qu'il était avant,

Quelque part vers le Sud

quand la vie était vivable.

Nous avons cru à une hallucination auditive mais nous ne rêvions pas. Le bruit s'est amplifié bien que nous ne soyons pas capables de localiser l'appareil. Puis, de la fenêtre du salon, nous avons perçu une lueur mouvante qui arrachait aux nuages des lambeaux cotonneux et y creusait des cavités plus sombres. Puis une forme. C'était bien un bimoteur de grande taille. Il volait beaucoup trop bas, train rentré, à la merci de tireurs ou de petits lance-missiles qui auraient pu l'abattre. Agglutinés au carreau, nous avons observé la course incertaine de l'avion, cherché à deviner sa trajectoire.

– Mon Dieu, il va se crasher ! a prévenu Papa.

J'ai pensé aux passagers, des blessés sans doute, impotents, grabataires, affaiblis. J'ai pensé à nous et aux gens du village, aux maisons éventrées et à l'incendie. Ce serait un carnage. Puis j'ai songé que, fort heureusement, l'avion était passé et que s'il devait heurter le sol, ce serait ailleurs, en pleine campagne.

A peine cette idée m'avait-elle traversé l'esprit que j'ai deviné l'ombre de l'appareil se cabrant au-dessus des collines. Il a soudain piqué vers le sol, a disparu de notre champ de vision. J'ai deviné la suite comme dans le tressautement d'un flash stroboscopique : la longue course à travers champs sans obstacle pour freiner le monstre de métal sinon qu'une légère pente qui nous était favorable, le fragile abdomen s'écorchant sur les souches, les réservoirs prenant feu et la carlingue embrasée filant tout droit sur nous. Que serait la butte de terre face à ces tonnes incandescentes lancées à deux cents kilomètres à l'heure ?

J'ai hurlé :

– Il faut sortir !

– Non ! a crié Papa.